

Claude Colet

L'ORAISON

de Mars

aux dames

de la cour



Vertiges

JEAN VIVIS COLLETTE ÉDITEUR

Giovanni Antonio Fasolo (1530-1572), *Le Petit Concert*, détail d'une fresque (vers 1570) située dans la villa Caldogno (entrée principale), à Caldogno, Vénétie, Italie.

L'ORAISON DE MARS AUX DAMES DE LA COUR

RÉPONSE DES DAMES

PREMIÈREMENT contemplant la nature
Du corps humain et toute créature,
On trouvera que Dieu divinement
L'homme créa avec entendement,
Prêt à pourvoir au salut de chacun,
Non pas pour nuire ou mal faire à quelqu'un.
Cela est clair par la grande différence
Des animaux, qui sont à leur naissance
D'armes munis, les lions furieux,
Tigres légers, renards industriels,
Ours dépités, décevants crocodiles,
Loups affamés, éléphants malhabiles,
Les cerfs craintifs, les taureaux animés
Et les sangliers sont par nature armés
D'ongles, de dents, cuir et cornes aussi.
L'homme n'est pas de sa nature ainsi :
Car le grand dieu, comme il est reconnu,
Des animaux l'homme seul créa nu,
Lequel de soi ne peut faire un seul pas,
Et ne connaît ni peut prendre repas.
Tout ce qu'il peut est crier et pleurer,
La faim, la soif, chaud et froid endurer
Bref il y a si peu de force en lui
Qu'il ne peut rien sans le secours d'autrui.
C'est pour montrer, suivant son divin être,
Que dédié à la paix il doit être,
Qui ne s'acquiert ni entretient long cours
Que par amour et mutuel secours.
Et qu'ainsi soit, à l'homme mal armé
Dieu a la face et visage formé
Doux et bénin, le regard amiable,
La voix plus douce et moins épouvantable
Et non content, encor lui a donné
Une raison, après l'a incliné
À fréquenter, et compagnie suivre,
Pour se garder de solitaire vivre :
Qui est en l'homme un des principaux points
Pour en amour les cœurs tenir conjoints.
Puis lui donna un grand désir d'avoir
De tous bons arts connaissance et savoir,
Chose propice à quérir amitié
Et apaiser haine et inimitié.
Outre cela, la divine bonté
Lui a donné telle propriété
Que s'il advient qu'il puisse soulager
Aucun qui soit en péril et danger
Il en reçoit en son entendement
Un grand plaisir et doux contentement.
.....

Si l'homme donc est fait pour exercer
Toute amitié, il nous faut confesser
Que c'est pour paix, car paix n'est autre chose
Qu'une amitié en plusieurs cœurs encloses.
.....

Ô empereurs, ô rois, seigneurs et princes,
Voyez-vous pas vos pays et provinces
Être gâtés jusqu'à l'extrémité ?
Voyez vous pas en quelle pauvreté
Vos peuples sont : n'oyez-vous pas leurs plaintes
Et leurs regrets, en assemblées maintes ?
.....

Que pensez-vous ? Prenez-vous vos ébats
À ruiner et du tout mettre au bas
Tant de pays, tant de villes et places,
Tant de maisons et tant de nobles races ?
.....

Y a-t-il chose en ce monde habitable,
Qu'on puisse dire être plus misérables
Que s'égoutter et sa volupté prendre
À tant de sang de chrétiens faire épanche ?
Et délaisser dessus la terre dure
Tant de corps morts sans l'âme ou sépulture ?
.....

En premier lieu, pour l'appât des batailles,
Dessus le peuple on rehausse les tailles,
Sur le clergé décimes érigés,
De gros emprunts les villes sont chargées ;
Dont bien souvent séditions s'élèvent
Et les sujets contre les rois s'émeuvent.

Par toi, justice est tenue à mépris,
Le malfaiteur ne craint d'être repris :
Il a loisir, moyen et liberté
De perpétrer toute méchanceté
Dessous couleur qu'il se dira des tiens
Et de ceux-là qu'à tes gages tu tiens.

Par toi, l'on voit maintes villes construites
Depuis mille ans, en un moment détruites
Villages, bourgs, bourgades et châteaux
Sont mis à sac, les pauvres citoyens
Et villageois privés de tous leurs biens
Et déchassés (ô dure cruauté !)
Du propre lieu de leur natalité :
Nous les voyons errant par le pays,
Mornes, transis, tristes et ébahis,
Cherchant le pain pour eux alimenter
Et leurs enfants et femmes sustenter.

Par toi, marchands n'osent communiquer
Aux étrangers, n'avec eux trafiquer.
Les artisans n'ont de quoi besogner
Ni d'où leur vie, à leur sueur gagner
Dont sont contraints, pour la nécessité,
Souventes fois faire méchanceté.
Aussi n'est-il ores bruit par les champs
Que de larrons et de voleurs méchants.

Par toi, cruel, reniements de dieu,
Parjurements et blasphèmes ont lieu ;
Églises sont détruites et pillées ;
Femmes, nonnains et filles violées ;
Vignes, jardins, prés et terres fertiles
Incontinent sont rendues stériles ;
Poiriers, pommiers, de beaux fruits revêtus,
Et blés tout verts coupés et abattus ;
Bref il n'y a racine qui ne meure,
Ni fleur aussi, là où tu fais demeure.
L'expérience en a ou Perpignan,
Semblablement, en Piémont, Carignan ;
Outre tels cas et choses inhumaines,
Empoisonner tu fais puits et fontaines,
Tant qu'il n'y a ni bêtes ni poisons
Qui ne soient morts par tes infects poisons.

Par toi l'on voit et souvent l'on a vu
Aventuriers et gens sans nul aveu
Tenant les champs, faisant maux exécrables ;
Et ceux qui sont les plus abominables
Et à mal faire ardents et animés,
De tes soldats, sont les mieux estimés.

Les jeunes gens à tous vices s'adonnent
Et les vertus et lettres abandonnent ;
Les anciens qui tels malheurs connaissent,
De lamenter et déplorer ne cessent
Le temps passé et maudissent leur vie
D'être à tels maux, sur leur fin, asservie.

Par toi Piémont, la Savoie et Provence
Ont été mis en extrême indigence,
La Picardie et la Champagne aussi
En sont encore en deuil et en souci.
Que dirons-nous des entreprises folles
Lesquelles fis à Guise, à Cérisoies,
À Tornehan, à Cateau-Cambrésis,
À Luxembourg, Ivry et Landrecies,
Semblablement à Ligny-en-Barrois
Et Saint-Dizier ? Ô les piteux desrois
Y a-t-il cœur tant dur qui n'eût pitié
Des paysans, s'il savait la moitié
Des pauvretés latentes et appertées
Qu'ils ont par toi et par les tiens souffertes ?
Les pauvres gens battus et rançonnés
Et tous leurs biens brûlés ou emmenés,
Et bien souvent (ô dure affliction !)
Par les soldats de même nation.

Ces cas encor ne sont si très piteux
À voir à l'œil, ni tant calamiteux,
Ni aux humains ne sont si dure entorse,
Que quand tu prends une ville par force.
Hélas est-il chose plus douloureuse,
Ni plus misérable ou plus flagrant,
Que de t'y voir en ta fureur flagrant,
Mettant à mort le petit et le grand,
Sans regarder qui a ou droit ou tort,
Sans regarder cil qui a offensé,
Sans regarder le sage ou l'insensé,
Sans regarder la vieillesse débile,
Sans regarder la veuve ou le pupille,
Sans regarder aux lieux sacrés ou saints,
Sans regarder à malades n'à sains,
Sans regarder à filles ni à femmes,
Sans regarder à la perte des âmes.
Et bien souvent en fureur tant austère
L'ami fera à l'ami vitupère :
Le père au fils, le voisin au voisin,
Et le cousin occira le cousin,
Ô cruauté qu'on ne saurait comprendre ?
A-t-on pas vu occire l'enfant tendre
Dans le berceau, devant sa propre mère ?
Forcer la fille entre les bras du père ?
Ne voit-on pas pauvres femmes enceintes
Être par toi forcées et contraintes
À délaïsser (sans aucune raison)
Avec l'honneur, biens, pays et maisons ?
Et leurs maris, sans pitié ni remords
Sont faits captifs ou mis à dure mort,
Sans avoir fait ou commis aucun crime ;
Mais seulement pour soutenir l'estime
De leur seigneur, de leur prince ou leur roi,
Menés ils sont à ce piteux desroi.
Voilà comment une grande partie
Des maux dont est une guerre assortie
Tombe sur ceux qui n'ont, en vérité,
Aucunement le discord suscité.

Oublierons-nous à déclarer ici
L'ennui, le deuil, la perte et le souci
Que nous avons pour nos maris absents ?
Contraints souvent vendre rentes et cens
Ou échanger à harnois et chevaux
Pour soutenir tes efforts et travaux.
Et puis enfin pour toute récompense,
L'un est occis ou navré à outrance.
L'autre est captif ou pris des ennemis ;
Battu, pillé, ou aux galères mis ;
L'autre sera en obscure prison
Où il mourra de faim ou de poison.
Et s'ils ne sont d'aventure attrapés
Des ennemis, ains d'iceux échappés,
S'ils ont été tels que montrer se doivent,
Tes vrais soldats qui tes gages reçoivent
L'un reviennent, paravant bien habile,
Rompu, cassé, impotent et débile ;
L'autre en sera à jamais souffreteux ;
L'autre perclus, l'autre toujours goutteux ;
L'autre en revient une jambe rompue ;
L'autre en est borgne et l'autre en perd la vue ;
L'autre du deuil, qu'il aura dépensé
Son bien total, deviendra insensé.

Voilà les biens que nos maris amènent
Le plus souvent, quand des guerres reviennent
Voilà l'état dont ils sont guerdonnés
Et les honneurs qui leur sont ordonnés
Voilà comment nous sommes appauvries
Et nos maisons détruites et périées ;
Voilà, ô Mars, la raison pour laquelle
Nous te fuyons comme chose mortelle.
.....

Y a-t-il rien en ce monde habitable
Qui soit à tous plus doux et profitable
Que bonne paix ? ni chose plus mortelle
Que voir régner une guerre cruelle ?
Et pour montrer des deux la différence
Il faut déduire et mettre en évidence
Les biens de paix et les maux que la guerre
Cause à tous ceux qui sont dessus la terre.
.....

Durant la paix, tailles sont rabaisées,
Et des sujets les plaintes exhaussées ;
Les gros emprunts des villes supprimés,
Et les abus sagement réprimés.

Durant la paix, villes se fortifient,
Villages, bourgs et châteaux s'édifient ;
Villages, bourgs par guerres subverties,
Sont de nouveau refaites et bâties.

Le laboureur laboure, sème et serre
Le fruit, en paix, de sa fertile terre,
Il en nourrit et lui et sa famille
Sans avoir peur qu'on le rançonne ou pille.

Durant la paix le monde s'égoutte
Dont, en sûreté, de son bien il jouit ;
Les bons marchands, que l'on doit estimer,
Sont trafiquants et sur terre et sur mer.

Durant la paix (ô incroyable fruit !)
En bonnes mœurs la jeunesse on instruit.
Les anciens, par vieillesse indisposés,
En leurs maisons se tiennent à repos.

Durant la paix, le bon prince s'applique
À maintenir en heur sa république ;
Il fait punir les crimes et excès,
Et mettre fin à plusieurs gros procès.
Les souffreteux sont nourris et repus,
Les étrangers humainement reçus ;
Le citoyen demeure en la cité
En liberté et en tranquillité.

Durant la paix les lois sont en vigueur,
On ne fait rien par force ou par rigueur ;
Tout est conduit par honnête police,
Douce équité modérée àpre justice ;
Religion fleurit de toutes parts,
Semblablement les lettres et les arts.
Les pauvres gens gagnent suffisamment,
Les artisans besognent instamment,
Ils ne sont point si souvent débauchés,
Ni des emprunts tant excessifs, fâchés.
.....

Durant la paix mille joyeusetés
Et passe-temps se font de tous côtés ;
En liberté les filles se marient ;
Biens et plaisirs s'augmentent et varient.
Les vertueux en vertu se maintiennent,
Et les mauvais de mal faire s'abstiennent.
.....

C'est cette paix tant désirée et belle,
Qui entre vous sera perpétuelle ;
Et vous fera (comme on doit espérer)
Vous et vos gens, à jamais prospérer.
Qu'attendez-vous ? tant plus vous attendrez,
Tant plus le peuple, en tristesse tiendrez,
Qui oubliera tous les maux du passé,
Si de par vous il est récompensé
De cette paix, à laquelle ferons
Un beau cantique et louange dirons
De tous ceux-là qui seront le moyen
De nous avoir recouvert un tel bien.

Oraison de Mars aux dames de la cour,
poésies de Claude Colet (15 ? - 1553),
aurait été imprimé par Christien Wechel,
à Paris, en 1548.

Le présent extrait est tiré de l'anthologie
de Paul Éluard, *La Poésie du passé*,
paru aux éditions Seghers,
à Paris, en 1960.

ISBN : 978-2-89854-294-7
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BANQ et BAC : deuxième trimestre 2024

– 2295^e lecture –

Lecturiels
www.lecturiels.org